

Le plaisir de la différence

L'homme-cerf et la femme-araignée. Figures grecques de la métamorphose de Françoise Frontisi-Ducroux, Gallimard, « Le temps des images », 300 p.

Georges Leroux

Numéro 199, novembre–décembre 2004

Rêveries du corps : de métamorphoses en mutations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18951ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroux, G. (2004). Le plaisir de la différence / *L'homme-cerf et la femme-araignée. Figures grecques de la métamorphose* de Françoise Frontisi-Ducroux, Gallimard, « Le temps des images », 300 p. *Spirale*, (199), 26–27.

LE PLAISIR DE LA DIFFÉRENCE

L'HOMME-CERF ET LA FEMME-ARAIGNÉE. FIGURES GRECQUES DE LA MÉTAMORPHOSE

de Françoise Frontisi-Ducroux

Gallimard, « Le temps des images », 300 p.

DE TOUTES les représentations de la mythologie universelle, celles qui évoquent des métamorphoses associant les êtres humains et les animaux demeurent les plus complexes à interpréter. Circonscrites à des ensembles très limités, dans la mesure où les religions du Livre les ignorent ou les proscrivent, elles appartiennent d'abord au monde grec. La figure des anges chrétiens est cependant une exception extraordinaire, puisque loin de tenter une liaison de l'essence humaine vers son animalité, elle recourt aux ailes de manière symbolique pour la couper de cette animalité même et l'emporter vers un ailleurs éthéré, présenté comme intermédiaire entre le monde divin et le monde humain. En revanche, la mythologie grecque et sa reprise dans le paganisme romain foisonnent de métamorphoses de toute nature, héritées sans doute, comme toute l'anthropologie invite à le penser, de rituels archaïques de conjuration, de protection et de fécondité. Cet héritage demeure cependant paradoxal, car les figures grecques ne peuvent être rapportées si facilement à des rituels précis. Elles relèvent plutôt d'un imaginaire intempêtif, qui va bien au-delà de la simple reproduction de formes sociales anciennes. La proximité de l'animal fait certes retour dans la frayeur de l'identité autant que dans le désir de la suprématie et de la différence, mais elle inspire ce qui se présente d'abord comme une pensée. Il y a donc lieu, dans un premier moment, de tracer une ligne bien précise qui isole la mythologie grecque des mythes des religions du Livre. Une étude comparative avec d'autres corpus indo-européens, les mythes de l'Inde en particulier, montrerait que la Grèce représente une forme exacerbée du rapport à l'animal.

Tous ceux qui ont vu des objets rituels de la chasse provenant des cultures aléoutiennes et inuites ont remarqué ces étonnants chapeaux de chasseurs dont se vêtent ceux qui s'apprennent à enlever la vie à des animaux. Ces casques symboliques ont pour fonction de répéter dans le rituel l'affirmation de la similarité de l'homme et de l'animal, comme s'il était nécessaire de présenter à l'animal des excuses recourant à une identité quasi ontologique. Ils permettent à la fois la parole en direction de l'animal et le geste de mort. L'appartenance au même monde et le respect de la vie peuvent devenir antinomiques, et le mythe qui expose les raisons de ces rituels illustre d'abord les parentés et les similitudes. C'est ce que nous trou-

vons, par exemple, dans cet homme-cerf dont Françoise Frontisi-Ducroux a fait, entre autres êtres composant plusieurs formes, l'objet de sa fascinante étude. Actéon chassant le cerf est en effet lui-même porteur d'un panache qui l'identifie au cerf, mais rien sur les vases où cette scène est représentée ne permet de retracer l'histoire qui conduit du rituel à la métamorphose. Tout l'enjeu de ce livre, qui est d'abord une riche traversée dans le monde des images, est de tenter de comprendre l'origine de la métamorphose dans sa structure même : pas seulement dans ce qui peut être rapporté à une histoire, mais aussi et surtout ce qui donne accès à une représentation du monde.

Hybridité et métamorphose

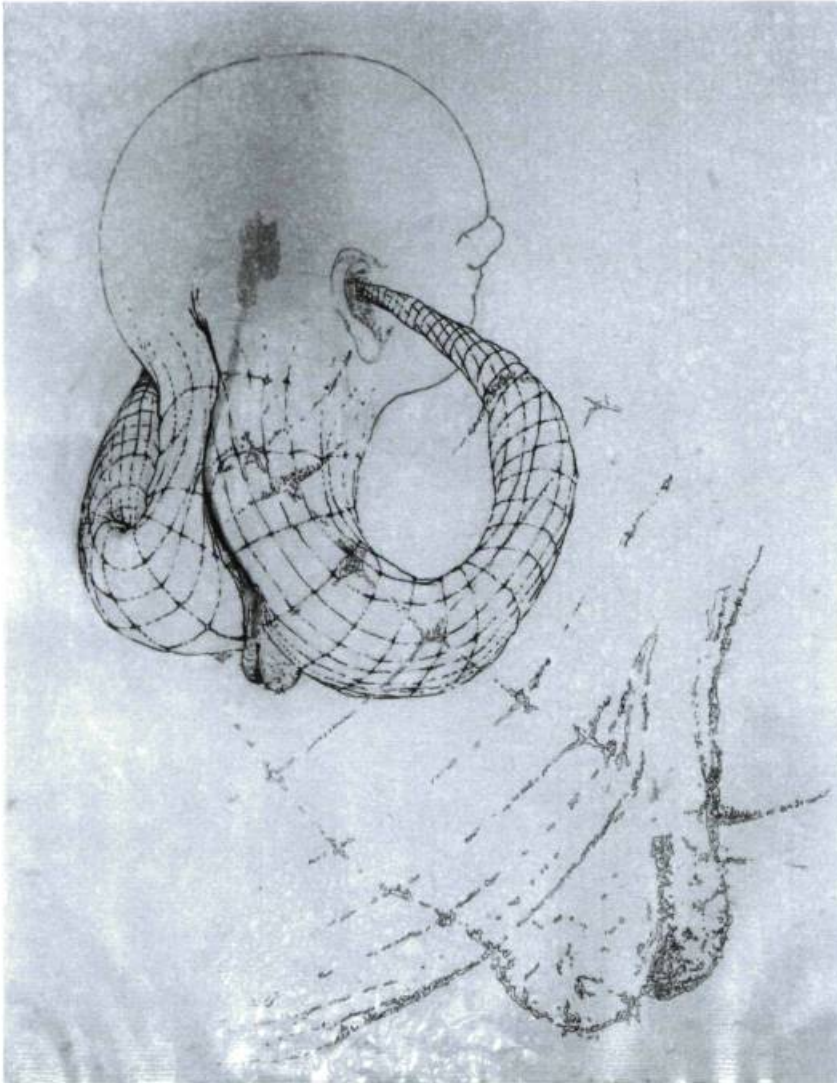
Observant que ces transformations productrices d'êtres hybrides sont souvent le résultat de rencontres tragiques avec des dieux, qui expriment par là une volonté aussi capricieuse qu'ambiguë, on est amené à noter que les dieux se font souvent eux-mêmes l'objet de métamorphose. Cela indique leur puissance et la subtilité de leur être, non contraint dans le temps, l'espace ou les catégories de la nature. Platon, qui voulait réformer la mythologie et qui avait pris le soin dans sa *République* de prescrire des principes pour l'écriture des récits, voulait prohiber toute évocation de métamorphose divine, un processus selon lui indigne de la substance divine. Il la prenait cependant très au sérieux et n'a pu lui-même se passer de représentations métamorphiques pour exposer par exemple son éthique. Il croyait sans doute naïvement pouvoir juguler l'imaginaire, mais on ne trouvera rien chez lui qui s'applique à exposer les ressorts de cette représentation. Les mythographes plus tardifs, comme Ovide ou Apulée, ne feront pas mieux : la métamorphose est pour eux une donnée quasi naturelle du récit mythique, et il faut aller chez des auteurs comme Cicéron pour trouver des éléments herméneutiques susceptibles de lier les mythes à leurs représentations.

Dans son étude, Frontisi-Ducroux ne croit guère possible d'exposer une théorie globale, mais elle parvient à mettre en lumière des problématiques à partir de l'interprétation de corpus distincts : dans le premier chapitre, elle analyse le combat de Thétis et de Pélée et montre comment ce mythe permet d'aborder le thème des métamorphoses marines (Nérée,

Triton, etc.); la magicienne Circé est l'occasion, au chapitre suivant, de cerner la temporalité propre de la métamorphose, son moment unique. Après un intermède sur les métamorphoses de Zeus, désireux de toujours modifier son apparence pour faciliter ses conquêtes amoureuses, elle étudie les pétrifications (Méduse, Niobé) et tous les mythes du regard. Le dernier chapitre explore l'imaginaire de la métamorphose féminine (de Procné à Arachnée).

Isoler la question du regard, un thème qui traverse toutes ces problématiques, peut laisser espérer un accès à la différence des corps : le corps animal possède en partage avec le corps humain des traits qui renforcent leur commune mortalité, tout autant que leur commune dépendance du monde des dieux. Le regard sur l'animal est aussi un regard de l'animal. Mais dans une mythologie qui est elle-même si profondément anthropomorphe, les dieux se faisant les miroirs de l'essence humaine dans un jeu de regards croisés, plus vertigineux encore que les regards animaux, quel peut être le rôle du corps animal? Une première impasse se dessine ici qui est celle de la généalogie : plusieurs héros voient leur destin inscrit dans une filiation divine, ce qui permet de mettre en relief leur grandeur et leur gloire, mais de quelle généalogie peuvent se réclamer les animaux? Il n'y a donc pas ici d'ontologie rigoureuse, l'animal étant toujours plutôt la forme symbolique d'un pouvoir ou d'un temps divin que la descendance des dieux. Les animaux divins — et ils sont légion du Centaure aux Sirènes —, ne constituent donc pas des passerelles vers une compréhension de l'animalité, mais une tentative gigantesque pour saisir le divin. Comme les dieux, ils occupent cette fonction du regard qui produit l'essence, les rôles, les vertus. Qu'accomplit donc en effet Thétis quand elle se métamorphose en lion et en serpent, et aussi en phoque et en seiche, pour conquérir Pélée, sinon s'accaparer tous les tracés des limites et des frontières où se joue la différence? Les zones d'interférence deviennent pour ainsi dire marquées par le mythe, et l'hybridité joue alors son rôle d'indice ontologique de la différence : « Les êtres hybrides et polymorphes qui hantent ces confins servent aux humains à penser la différence et le contact, la séparation et le mélange. Ils sont faits pour cela. »

La fonction rituelle des métamorphoses ne peut pas toujours être restituée avec précision,



Patrice Duchesne, *Ciment érotique pour un corps démembré*, 2003, crayon, encre, carbone, plastique, huile et vernis sur papier Ingres, 32,5 × 25 cm. Photo : Alain Dumas

spéculations mythologiques, et en particulier la fantasmagorie irrésistible de l'hybridité, qui conduisent aux genres et aux espèces, et en général aux taxinomies dont se nourrit la philosophie. Il y aurait beaucoup à dire, sur la base de ce travail sur l'image, des constructions du genre, et en particulier du genre sexuel. L'hybridation n'est qu'une des manières de franchir les frontières : elle y parvient par la méthode des greffes, alors que la métamorphose propose des glissements fantastiques dans une altérité impensable. Que dire à cet égard du sphynx ou de la sphynge, investissement exemplaire d'une recherche de l'origine de tout corps ? Ce beau livre, digne héritier des variations de Baltrusaitis sur la métamorphose médiévale, nous offre une réflexion sur les modes de constitution, dans l'image et dans les textes, de la conscience du propre. Les Grecs n'ont sans doute goûté ces histoires que parce qu'elles confortaient l'écart de la culture qu'ils avaient pleinement conscience de créer : rêver sur des frontières qu'on peut franchir, cela aide à accepter le fait que les catégories, une fois posées, deviennent inamovibles. Cela vaut du corps en général : qui n'a rêvé de voler ou de plonger comme le dauphin d'Apollon ne peut comprendre ce que signifient ces êtres imaginaires qui sont l'autre du corps humain, à la fois sa limite et son illimitation. Comme l'auteur le remarque dans une conclusion superbe, on ne peut qu'être frappé par la force du désir qui traverse toutes ces images et tous les récits qui leur sont associés, et d'abord du désir de transgresser, de dépasser les limites de la condition naturelle et mortelle. Le miracle de la métamorphose, c'est le résultat du désir d'aller voir ailleurs, et quand ce désir est celui d'un dieu, comme c'est le cas de Zeus, les métamorphoses qu'il inspire deviennent infinies. En fait, qui n'a rêvé du corps métamorphosé de Zeus, de ses étreintes infinies, de sa puissance illimitée ? Si on peut ici risquer une métaphore, on dirait que cette métamorphose de la divinité est l'image même du désir archaïque. À partir de là, on peut peut-être entreprendre une remontée vers une altérité pensée et fondée, soutenue chaque fois par un mythe particulier. De la différence à l'identité, mais aussi de l'identité à la différence : le trajet de la métamorphose n'est qu'un exemple de plus de la richesse de l'imaginaire grec.

GEORGES LEROUX

mais quand un rapport entre le récit du mythe et un rituel (par exemple de mariage ou de chasse) arrive à s'esquisser, souvent la figure s'illumine. C'est la plupart du temps la volonté de penser la nature humaine, dans une essence qui la sépare nettement de l'animalité, qui nous permet de relire le mythe et l'image sur l'horizon d'une frayeur archaïque : la femme n'est-elle pas une créature aussi dangereuse que

Thétis ? et pour le comprendre, quels symboles sont plus puissants que la métamorphose animale qui permet d'affronter l'animalité ? Citons par exemple les rituels de Brauron, où les jeunes filles athéniennes étaient amenées à mimer l'ourse, avant de renoncer à leur sauvagerie, c'est-à-dire à leur virginité.

Toutes ces études nous mènent sur le seuil de la pensée catégoriale, puisque ce sont les